

Perrine GALAND-HALLYN et Carlos LÉVY (dir.), *La villa et l'univers familial dans l'Antiquité et à la Renaissance* (Collection « Rome et ses renaissances ») : Paris, PUPS, 2008 292 pages.

Second volume d'une nouvelle collection publiée par les Presses de l'Université Paris-Sorbonne, cet ouvrage suscite, dès l'abord, surprise et perplexité. Car l'auteur et l'intitulé même changent entre la couverture et la page de titre : *La villa et l'univers familial de l'Antiquité à la Renaissance* sur l'une, où Perrine GALAND-HALLYN est mentionnée seule, *La villa et l'univers familial dans l'Antiquité et à la Renaissance* sur l'autre, où vient s'ajouter le nom de Carlos LÉVY. Le lecteur qui accepte de dépasser une impression initiale plutôt mitigée se trouvera en présence d'une série de douze articles, comptant entre dix et trente pages, tous écrits en français. Quelques remarques incidentes (p. 118, p. 167 n. 46) laissent à penser qu'ils sont issus de communications faites lors d'une journée d'étude, ou de plusieurs, sans toutefois qu'aucune indication soit ailleurs donnée en ce sens. Quoiqu'il en soit, ils sont également répartis entre la latinité classique et celle de la Renaissance. C'est dire que l'ensemble correspond effectivement au second des titres cités. Précédé d'une introduction qui définit le but visé et résume la suite, puis complété par un *index nominum* et une bibliographie, il se divise en deux grandes parties : *La villa antique et humaniste : représentation et symbolisme* et *L'univers familial et ses représentations antiques et humanistes*, dont chacune est composée de six études, portant, pour une moitié d'entre elles, sur la période antique, pour l'autre moitié sur la période « humaniste ». Leur nombre relativement restreint permet une énumération exhaustive : « La villa romaine comme image de soi (Rome antique, des origines à la fin de la République) » (Sylvie AGACHE), « Descriptions de villas : Horace et Martial » (Alain DEREMETZ), « Le dionysisme dans les villas romaines : initiation familiale ou contre-modèle social ? » (Stéphanie WYLER), « Retour sur Pirro Ligorio et Francesco Contini à Tivoli. Le plan de la villa d'Hadrien et son explication (*Dechiaratione*) » (Ginette VAGENHEIM), « L'éloge de la villa humaniste dans une silve de Battista Spagnoli, le Mantouan : la *Villa Refrigerii* (c. 1478) » (Anne BOUSCHARAIN), « Aspects du discours humaniste sur la villa au XVI^e siècle (Crinito, Brie, Macrin, L'Hospital) » (Perrine GALAND-HALLYN), dans la première partie et, dans la seconde : « Philosophie et politique : la « référence » ambiguë de Musonius Rufus aux lois d'Auguste sur le mariage. Une lecture de Dion Cassius, *Histoire romaine*, LVI.1-10 et de Musonius, XIII-XV » (Valéry LAURAND), « Le lien conjugal dans les tragédies de Sénèque » (Virginie LEROUX), « Principe féminin et principe conjugal dans la *Thébaïde* de Stace » (Sylvie FRANCHET D'ESPÈREY), « Le retour à la villa familiale dans une élégie de Giovanni Pontano » (John NASSICHUK), « Les *Naeniae* de Pontano et la réflexion pédagogique du Quattrocento » (Aline SMEESTERS), « Maternité et allaitement dans la *Pædotrophia* de Scévole de Sainte-Marthe » (Émilie SÉRIS). La variété des sujets apparaît d'elle-même. Les diverses contributions s'inscrivent néanmoins dans une même problématique, posée dès le début. Il s'agit, en effet, de déterminer « comment les Romains, puis leurs héritiers humanistes, ont... choisi de représenter leur vie et leurs affections intimes », plus précisément dans les moments au cours desquels cette « représentation du moi » est susceptible de se révéler avec le plus de clarté : ceux « où, quittant la Ville et ses contraintes, ils s'accordaient l'*otium* » (p. 7) et en fonction des deux thèmes complémentaires indiqués dans le titre : le cadre de la villa et l'image de la famille. Le dépassement d'une perspective purement philologique dans une perspective idéologique ne peut en général manquer d'être révélateur. Et le résultat est atteint au terme d'analyses littéraires longuement développées. Les textes permettent de saisir une « représentation du moi », une

« appréciation progressive de l'univers intime » et la définition d'un idéal de vie, celui d'une « vie d'équilibre dans les délices esthétiques, la tendresse familiale et la culture de l'esprit » (p. 7), stable et permanent, en dépit des différences entre les auteurs et les époques.

Il est à craindre, cependant, que ce résultat, tout indéniable qu'il soit, ne se révèle pas aussi original qu'il ne semble ou ne prétend l'être. L'importance, la profondeur et la précision des références faites aux textes anciens par les écrivains de la Renaissance, qui sont, à l'évidence, souvent amenés à les adapter à un nouveau contexte politique et culturel, n'est un secret pour personne ; elle est seulement confirmée ici à propos d'un sujet particulier. Le processus de prise de conscience et de valorisation de l'individu et de tout ce qui le touche, qui ne peut guère se produire que dans le loisir, conçu comme « distance provisoire à l'égard de la cité » (p. 11) n'est pas non plus une découverte : Alain DEREMETZ ne souligne-t-il pas (p. 60) que ses conclusions n'apportent « rien qu'on ne sache déjà » ? À ce propos, la référence à d'autres auteurs aurait été la bienvenue. Est-il besoin de rappeler, entre autres, la place de la villa dans l'univers moral du Stace des *Silves* ou du Plinius le Jeune des *Lettres*, et vraisemblablement aussi dans celui des membres de leur milieu socio-culturel ? La mention était sans doute rendue difficile par le choix fondamental de la dualité chronologique, qui ne permet guère l'approfondissement. Sur les seuls auteurs abordés, les études présentées se distinguent par leur sérieux. L'attention portée au détail, cependant, a rarement pour résultat une hypothèse neuve ou des analyses originales. Exception peut être faite pour les celles de Ginette VAGENHEIM, qui, même si elle s'éloigne de la thématique générale, examine d'un regard critique les interprétations traditionnelles de textes de Pirro Ligorio, de Valéry LAURAND, qui a le mérite de mettre en lumière un penseur souvent cité mais souvent aussi ignoré, de Sylvie FRANCHET D'ESPÈREY, qui montre dans l'épopée de Stace une subtile transformation de l'un des genres majeurs de la littérature latine. Mais, dans nombre de cas, la minutie conduit à de longs commentaires fréquemment paraphrastiques (p. 169 sq. sur les tragédies de Sénèque, p. 233sq sur un traité de Scévole de Sainte-Marthe ...). On y déplorera moins quelques inadvertances, typographiques — le lecteur les rectifiera pour la plupart de lui-même, mais on aimerait connaître, en particulier, la fin de la traduction donnée p. 115 n. 40 ou le contenu de la note 3 p. 191, qui n'est pas imprimée —, voire sémantiques (p. 90 et 106, les verbes « préconiser » et « parcourir » ne sont peut-être pas les mieux choisis, p. 243, le Favorinus d'Arles de la page précédente devient Favorinus d'Éphèse), qu'un style parfois peu soutenu (ainsi, p. 149, un « Horace à la sauce philosophique » n'est-il pas du meilleur goût) ou difficilement compréhensible (p. ex. p. 75, p. 90, p. 123/124, où plusieurs phrases incorrectes résultent vraisemblablement de modifications incomplètement enregistrées). Cela n'exclut pas que le recueil puisse apporter, au moins sur quelques œuvres, des éclairages suggestifs. Il laisse, en tout cas, espérer, de la part de chercheurs dont la carrière est loin d'être terminée, d'autres travaux, puisque aussi bien la recherche n'est, en définitive, qu'une incessante remise en question et un perpétuel approfondissement.

Nicole MÉTHY.